Document generated on 10/12/2024 1:12 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le vol de Ti-Oiseau

André Carpentier

Number 9, 1980

Fiction 80

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15430ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Carpentier, A. (1980). Le vol de Ti-Oiseau. *Moebius*, (9), 27–47.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANDRÉ CARPENTIER

Le vol de Ti-Oiseau

Qu'un stoïque, aux yeux secs,
vole embrasser la mort.

Chénier

Je sais à l'avance que l'histoire que j'entreprends de raconter, ici, de ce lit d'hôpital, sera par d'aucuns jugée farfelue et invraisemblable. Alors pourquoi en relater les faits, me direz-vous ? Sans doute pour tenter de comprendre, comprendre ce que l'amitié peut supporter de trahison ou peut-être ce qui participe de la vengeance dans le pardon, si tout cela supporte un sens ! Ou encore seulement, et plus simplement, pour séparer le magique du réel, comme le jaune du blanc, car si cette aventure abonde en fièvres et en carences physiques, elle regorge également d'inconnu et de traces indélébiles des pouvoirs stupéfiants de l'esprit. Cela s'appelle aussi magie, je crois...

En réalité, dans cette mésaventure, on m'aura voulu du mal jusqu'à l'amour autant que du bien jusqu'à la fureur. Mon tort aura été de n'avoir compris les événements que trop tard et les motivations que longtemps après les faits ! Dans une certaine mesure, je m'estime donc aussi victime que celui qui est mort d'avoir voulu ma perte...

Moi qui ai toujours su mettre du plein dans le vide de ma solitude, eh bien, pour une fois je m'y sens seul. Je comprends aujourd'hui que je n'ai vécu, au cours des dix dernières années, que pour une partie de moi-même, alors que je croyais vivre pour deux. Et si je pense à tout

cela maintenant, c'est en souvenir de ce que je ne voudrais plus être.

M'entends-tu, Drien, d'où tu es ? Ecoute, c'est notre histoire...

* * *

Je me nomme Charles Perreault, mais on m'appelle Ti-Oiseau Perreault, car je suis aviateur, pilote de brousse, depuis un an, c'est-à-dire depuis l'hiver 1937. J'ai 31 ans et je suis né à Montréal, dans le quartier Saint-Jacques.

Ma vocation d'aviateur a pris naissance en 1935 lorsque les vingt-trois hydravions d'Italo Balbo, comme une formation d'oiseaux migrateurs revenant du sud, sont venus amerrir majestueusement près de Longueuil, sur un Saint-Laurent médusé mais ravi. J'assistais à ce spectacle extraordinaire avec mon ami Drien que j'avais connu en 1928 vers la fin des travaux de construction du stadium De Lorimier; par la suite, nous nous étions retrouvés durant la construction du Pont du Havre, puis côtoyés dans une indéfectible amitié... jusqu'à toujours, Drien... je te le jure.

En 1935, nous travaillions pour la Ville de Québec, Drien comme mécanicien et moi au pavage. Afin d'assister au spectacle grandiose de l'amerrissage des hydravions de Balbo, nous avions déserté le travail durant trois jours ! Trois jours de rêveries merveilleuses s'entrechoquant au-dessus de nos têtes et nous liant à jamais, du moins cela nous semblait-il, dans un désir commun et insondable de survoler ces rêves et de nous amalgamer à l'espace.

Nous voulions tous deux devenir de ces diables défiés qui exorcisent la peur en bravant l'altitude et en provoquant le danger. Nous voulions insulter la mort en la défiant de nous prendre nos vies de *demi-civilisés*. Nous lisions tout sur le sujet, autant les revues d'aéronautique que les romans de Saint-Exupéry ou les aventures de "Ti-Jean l'aviateur"...

C'est d'ailleurs dans cet esprit, tandis que Drien peinait à entretenir les presses du journal La Patrie pour nous permettre de survivre, que j'entrepris, à Saint-Hubert et à Kingston, mes cinquante heures de vol réglementaire devant me permettre d'obtenir mon brevet de pilote de ligne.

Au début de 1937, dans la plus grande euphorie et financés par un marchand de bois de Québec, nous mîmes sur pied notre propre compagnie de transport aérien.

Je n'oublierai jamais notre premier vol en équipe, à partir de la piste de terre battue de Saint-Louis, dans le vieux Travel-Air B6000 dont le moteur de quatre-vingt-dix chevaux, refroidi à l'eau, activait, à faibles révolutions, de grandes hélices brillantes qui pourfendaient l'infinité du ciel...

Dieu ! Je me souviens encore, à l'atterrissage, du visage livide de Drien, qu'on appelait déjà Drien-Mécano. Drien constituait certes une force de la nature qui, sans ignorer la peur, la dominait dans toutes les situations. Cette fois-là, pourtant, les ballottements et les secousses avaient bouleversé sa placidité habituelle; et il avait dû admettre qu'il avait craint, en cours de vol, pour sa bonne personne. Le contraire, c'est-à-dire l'indifférence, eut constitué un signe que l'aviation ne l'émouvait pas... Drien affichait un teint terreux... et nous étions heureux.

Peu à peu, au cours de cette première année, nous nous fîmes connaître dans l'ensemble du plateau Laurentien. On requérait nos services partout où l'absence de veines routières empêchait le sang du commerce de circuler. Partout on nous admirait, nous célébrait, nous chérissait. Nous apprenions, Drien et moi, que les pilotes ne sont ni les dieux ni les diables, ni les magiciens ou les héros que nous avions espéré devenir. Mais pour le commun des habitants du pays, nous représentions encore tout cela à la fois. Et davantage le pilote que le mécanicien, faut-il le dire, qui fraye avec la mort comme on gage sur sa vie et qui, par son sang-froid et sa dextérité, fait quotidiennement la différence entre cette vie aléatoire et une mort certaine. J'étais ce héros que sa propre légende précède toujours, où qu'il aille, d'un vol de nuit, cependant que Drien, dans tout cela, apparais-

sait plutôt comme l'acolyte insignifiant et grassouillet, sorte de majordome au service de l'engrenage et de la pompe à essence.

Certes, à chaque fois qu'on nous recevait officiellement dans les villages, je ne négligeais jamais dans mes discours de partager ma gloire avec Drien, mon mécanicien et ami, soulignant ses talents, sa ténacité, voire sa bravoure. Et chaque fois, la bonne assistance applaudissait poliment ce trapu rougissant qui, loin de séduire et d'inspirer le rêve et l'admiration, donnait plutôt l'impression du fils impossible à marier, effacé et sédentaire.

Drien, grave et lourd, contrastait avec mon image longiligne et échevelée de pilote de brousse. Or je sais aujourd'hui que cette dualité fortuite fit naître et se développer inconsciemment en lui cette agressivité, mêlée d'amitié et d'innocence, bien sûr, mais qui augmenta à chaque voyage jusqu'à atteindre la fatalité. Ah, que je suis bête de n'avoir compris cela que sur ce misérable lit d'hôpital, des jours et des jours après que Drien eût succombé à la magie !...

Sans doute à cet antagonisme malheureux faut-il ajouter l'amour de Carmen, la joyeuse et jasante Carmen que nous avions connue ensemble à Québec et qui m'avait attendu près de deux ans. Croirait-on que Drien m'eût aussi détesté pour l'amour de Carmen ?

Drien, quand je sortirai de l'hôpital, j'irai trouver le sorcier et je lui demanderai d'appeler ton âme et ta voix comme il appelait celles du hibou et de l'orignal quelque part dans l'immense igloo de la Terre de Caïn. Tu ne m'as presque rien dit lorsque nous reposions côte à côte, dans cette chambre d'hôpital. Cela a duré des jours et des jours et a semé en moi plus de doute que de certitude.

Je te dirai : Drien, te souviens-tu de ces longues, de ces merveilleuses journées, perdus dans un petit village de la côte, à attendre le beau temps ? On se demandait si la condition humaine, à force de déchirer et de fouiller la terre, n'avait pas enfoui en son ventre des immensités de temps à perdre, des infinités de paresse bruyante, comme nous les vivions, à aimer se voir lever le matin, l'âme alanguie, le coeur bandé, à se raser d'aussi loin que la barbe a l'audace de se ramifier, à flâner d'aisance et

à regarder l'horizon glacé perdre son temps; à jaser avec la poudrerie, à folâtrer avec le soleil et le froid et à chérir le néant; puis, après une éternité brève, sommeiller entre les bonnes nourritures et le plaisir des alcools-maison, comme si le juste en chacun de nous avait quelque peu existé.

Certes, maintenant, la clameur chaude de mon visage, comme un brin de causette avec l'infini, masque mal ma solitude. Je continue de t'aimer, Drien, comme un frère...

Ce matin-là, c'était je crois le premier février, nous étions quelques-uns, dans un hangar de l'aéroport Saint-Louis, dit du Bois-Gomin à cause des boisés de résineux qui bordent la piste, à attendre que se vérifient les pronostics de la météo : on nous promettait un froid ensoleillé et sans vent...

Tandis que quelques-uns chargeaient notre vieux Travel-Air B6000, monté sur roue et skis, Drien apportait les derniers ajustements à cette mécanique simple mais robuste. D'autres, groupés autour de la truie, péroraient sur la politique internationale, soupesant les risques de guerre et les possibilités de grande relance économique en se frappant les épaules de grands coups de mitaines et en mêlant gin et café. Pendant ce temps, Carmen manifestait sa nervosité aux yeux de tous, implorant presque Drien de veiller sur moi et me réitérant inlassablement des conseils de prudence autant sur le plan de la morale que de l'aéronautique.

Puis, vers les huit heures, satisfaits du temps qu'il faisait, nous entreprîmes l'un de ces longs périples, comme nous en faisions souvent, et qui devait nous amener le premier jour à Montmagny, aux Eboulements, en survolant l'Ile aux Grues et l'Ile aux Coudres en cas de panne, puis à Rivière-du-Loup; le second jour à Trois-Pistoles, à Rimouski, où le vieil aéroport délabré et mal entretenu nous avait fait jurer plus d'une fois, puis à Tadoussac, par l'Ile du Bic et les Escoumins; le troisième jour s'annonçait et fut en réalité plus éreintant... et aussi plus dangereux ! Chargés à pleine capacité, en effet, il nous fallait remonter de Tadoussac à Chicoutimi, une course difficile à quatre mille cinq cent pieds d'altitude, avec un fort vent d'ouest qui agitait notre co-

quille d'oeuf comme une plume au vent. Nous nous sentions fort isolés, Drien et moi, dans notre frêle esquif au-dessus de cette longue crevasse noire et profonde bordée de montagnes abruptes, lourdes et recouvertes d'un épais tapis de neige blanche. Ce Saguenay nous épouvantait en même temps qu'il nous émerveillait !

De Chicoutimi, où nous avions déchargé notre matériel sur un terrain vague près du séminaire, il nous fallait revenir le jour même à Rimouski, toujours en suivant la lèvre supérieure du Saguenay puis traversant le fleuve en diagonale, ce qui représentait toute une aventure dans ce pays presque désertique et très accidenté. Nous comptions huit passagers à bord, tous des ingénieurs forestiers de la compagnie Price.

Le vent se fit plus violent encore qu'à l'aller et une légère nappe de brouillard nous obligea à dévier légèrement de notre route du côté de la rivière Sainte-Marguerite afin de trouver un corridor de vol à vue. Nous étions dix sous un petit soleil, esseulés comme un essaim de trapézistes agrippés à un projecteur timide. Et nous étions dix à grelotter de peur...

Dans cet avion sans phare, volant désespérément vers un aéroport dépourvu de feux de piste, il était impérieux d'atteindre notre but avant la tombée de la nuit; en tout état de cause, il valait mieux nous poser dans un pacage ou un champ isolé en prenant soin d'éviter les clôtures tout en les gardant à l'oeil afin d'évaluer l'épaisseur de la neige, que de tenter d'atteindre notre objectif d'un seul trait et risquer un atterrissage de nuit. Cela nous obligea d'ailleurs à poser le B6000 sur l'Ile Verte et à y passer la nuit.

Le quatrième jour, nous décollions dès l'aube par un temps moins clément encore que la veille pour arriver à Rimouski près d'une heure plus tard. Les six ingénieurs qui devaient y descendre le firent avec une joie qu'ils ne tentèrent certes pas de dissimuler, tandis que les deux qui devaient poursuivre le voyage, d'un commun accord avec les deux techniciens du gouvernement qui se joignaient à nous – et ceci sur mon conseil – décidèrent de remettre au lendemain notre départ pour la Côte Nord, si du moins le temps devait s'y prêter...

Ceci laissait aussi à Drien, qui le réclamait depuis Tadoussac, un peu de temps pour apporter des ajustements à la mécanique et pour colmater quelques brèches dans la carlingue du *B6000*.

Ce soir-là, tandis que Drien se gelait les doigts à tâter de la mécanique, je dus raconter de nos aventures jusqu'à fabuler un peu afin de satisfaire l'auditoire. Or, j'aimais bien parsemer mes récits d'images symboliques, de personnages typiques et d'éléments inquiétants et dramatiques. Et ce soir-là, je dois dire, près du feu, caribou à la main, je fus particulièrement en verve. J'avais constamment le mot juste, la phrase qui touche, l'image qui coupe le souffle. Pour une raison que j'ignorais et que je reconnais aujourd'hui sous le signe de la prémonition, je laissais Drien dépourvu de tous les courages pour ne lui accorder que les adresses, je ne lui concédais aucune force de fascination pour ne lui consentir que l'humour involontaire et la naïveté. Je figurais la tempête, lui le brouillard...

Le cinquième jour, un peu après huit heures, une fois acquis que le temps allait jouer en notre faveur, les deux ingénieurs de la Price et les deux techniciens du gouvernement vinrent s'asseoir timidement sur les sièges durs du Travel-Air avec leur matériel technique. Il ne manquait donc que Drien pour entreprendre la partie la plus difficile de notre périple. Or Drien, pour la première fois depuis la fondation de notre petite compagnie de transport aérien, ne se présentait pas au rendez-vous ! On chercha à son hôtel, dans le hangar, sur la piste. Il s'avérait introuvable. Les hommes du pays ne l'avaient vu nulle part depuis la veille au soir, et je n'imaginais de femme qui puisse m'en dire plus. Le nom seul de Drien-Mécano était synonyme de travail, dans mon esprit, mais surtout pas de plaisir ou d'amour...

Plus le temps s'écoulait, plus mes quatre clients s'impatientaient, s'inquiétant de ce que le retard de mon mécanicien venait, à chaque minute supplémentaire, hypothéquer leur temps d'observation. Aussi, un peu avant neuf heures, toujours sans nouvelles de Drien, je me vis dans l'obligation de décoller sans lui. C'était la première fois que je montais dans notre B6000 sans Drien...

Je savais qu'il abhorrait la Terre de Caïn, mais de là à déserter...

Nous mîmes donc le cap sur la côte, piquant presque directement franc nord, en direction de la Pointe Betsiamites. Après avoir survolé l'île Saint-Barnabé, il nous restait une trentaine de milles à parcourir au-dessus d'un fleuve qui ne nous eût laissé aucune chance de survie en cas de panne. D'innombrables blocs de glace dansaient paresseusement sous le ventre froid du B6000 comme dans une vaste chorégraphie; ils paraissaient nous défier et nous inviter au plongeon. Nous appelions cela la terreur blanche. Ce n'est pas tant que nous détestions le Saint-Laurent... oh Dieu, non... ni que nous n'avions plus confiance en notre vieux Travel-Air – tu vois, Drien, je parle encore de *nous* comme si tu avais été du voyage –, mais nous savions tous que l'un devait dominer l'autre... et le B6000 nous berçait comme une femme pleine.

Puis, au grand soulagement des passagers, apparut enfin devant nous la Pointe Betsiamites. D'un coup sec, le climat à bord s'allégea. Nous longeâmes la côte jusqu'à la Pointe aux Outardes, cette fois, coupant la Papinachois, la rivière aux Rosiers, la Raguenau... La côte, toute en bavures de neige, faisait comme une interminable chute figée par la glace. Ici et là, des oeufs de montagne perçaient entre le fleuve et l'horizon rocailleux. Le soleil amincissait peu à peu les ombres et les cours d'eau se pinçaient les lèvres. Seul le fleuve, qui embrassait tout le côté droit jusqu'à cet autre horizon, diffus celui-là, témoignait de la vie rotative de la planète. Nous flottions seuls au-dessus de cette immensité beige, brune et blanche, divisée par le nez élevé du Travel-Air en deux mondes accrochés à des horizons en apparence distincts, car le B6000 pointait vers Dieu, Celui-là qui fait la différence – à moins qu'on ne la fasse en Son nom – entre ce qu'Il appelle le Bien et ce qu'Il nomme le Mal. J'aurais dû penser à Drien, non pas comme à une absence, comme cela fut, mais comme on pense sans doute à sa foi, moi qui n'ai que l'espérance...

Plus loin, surgit la grande chute aux Outardes ouvrant sur la rivière invitante, sensuelle, fine et forte, parsemée de rapides et de plus petites cascades. Les quatre hom-

mes discutaient fort dans le ronflement aigu du moteur, croquant le grand ouvrage sédimentaire, photographiant des jeux de roc et d'eau, amassant des notes sur... l'avenir. Lentement, nous nous enfoncions au coeur d'une étendue enluminée de soleil et de neige où le gel semblait avoir déposé en permanence tous les désespoirs de la nuit des temps. Mais dans le même tableau, cette immensité lourde esquissait beaucoup d'espoir dans l'esprit de ces visionnaires ou fous — je ne sais pas encore — qui, juchés avec moi sur un point délicat du ciel, contemplaient l'invisible derrière cet amas de solitude.

Le temps passa ainsi à quérir de ces émotions réservées aux intuitifs. C'est dire que, plus que les autres, j'eus à contempler le paysage en noyant ma désolation de n'être ni peintre ni poète. Mais en même temps, je tâchais de raisonner une inquiétude tenace qui ne m'avait d'ailleurs pas quitté depuis l'île Saint-Barnabé, et là encore plus que jamais, car nous approchions à grands pas d'une zone ouatée qui faisait le décor s'estomper d'un coup sec, comme un passe-partout blanc emprisonnant une toile abstraite.

En quelques minutes, nous nous trouvâmes à la périphérie d'une turbulence inquiétante qui nous donnait l'impression de voler sur place. Aussi je décidai d'écourter notre itinéraire en virant est-sud-est vers la rivière Manicouagan que nous devions longer au retour. Mais dès lors les choses se précipitèrent...

D'abord une neige lourde, paresseuse et flottant dans un léger brouillard enveloppa l'appareil, ce qui rendit presque nulle la visibilité, compromettant du fait même le but de ce voyage d'observation.

Puis les premières ratées du moteur causèrent un émoi indescriptible chez mes passagers. Je cherchais de tous côtés et à toutes les altitudes un corridor de vol à vue, mais l'inévitable survint ! A plus de trois mille pieds d'altitude, à quelque 70 milles au nord de Baie-Comeau, le moteur plongea dans un épais et ferme silence. Or, comme on ne connaissait pas le jour de notre arrivée dans cette nouvelle ville pionnière, on ne pouvait espérer nul secours de ce côté avant des jours... Ni de qui que ce soit d'autre d'ailleurs...

Oh ! J'ai encore aux creux de l'oreille ce dialogue dramatique entre le vent et la carcasse du B6000. Cela faisait comme un air de trompette accompagné de roulements de tambour, le tout dans une solennité que les bribes de prières exhalant inconsciemment de la bouche des quatre passagers venaient amplifier. De même, à mesure que nous distinguions les formes brutales du relief, des phrases isolées émanant directement d'inconscients libérés par la terreur d'une fin proche envahissaient notre chaloupe volante. Un nom de femme, parfois, ou d'enfant. Des appels à la mère... à Dieu aussi. Des tentatives pour sortir d'un mauvais rêve, des pincements de chair qu'en d'autres occasions l'épiderme eût refusé mais que là, acculée à la panique, elle ne percevait même pas !

Je sollicitais désespérément auprès de Dieu un lieu propice à un atterrissage forcé, à défaut de quoi je laisserais le vent décider du lieu où notre mausolée, sous l'aspect d'un aéroplane, chercherait son chemin vers le centre de la terre.

Nous étions cinq dans la nuit blanche à espérer qu'un fruit trop lourd se laisse attirer par le sol comme une feuille légère...

Or je sais qu'à la dernière seconde, repoussant la main du sort, je penchai mon corps à droite, comme il fallait le faire pour voir en avant dans cet avion au nez toujours pointé au-dessus de l'horizon, et risquai une dernière manoeuvre... à gauche !

Je voulais décider... mais ne pas voir.

La double vision qui me frappa alors fut à la fois celle de mon baptême et celle de l'éternité dans sa forme la plus intemporelle, la plus insidieuse et la plus indigeste. Je sus tout de suite que je n'étais pas mort. La mort ne pouvait pas être aussi inconfortable, aussi angoissante...

* * *

A mon éveil, le chagrin pesait si fort contre mes tempes, mon corps raidissait de telle façon devant la douleur et le froid que mes sens se refusaient à toute

dépense d'énergie. Mon esprit égaré ignorait même qui j'étais. Quand on sort de ce que l'on a cru être la mort, il y a un court laps de temps pendant lequel on n'est personne.

Bien sûr, ma mémoire, labourée par une série de chocs que je ne devinais même pas, n'était ni éveillée ni concernée par le temps. S'entend, le temps passé. Car je ne conservais nul souvenir de moi-même... ni de quoi que ce soit d'autre. De savoir que je gisais là depuis une semaine, que des chasseurs montagnais m'avaient retiré du B6000 puis ramené à leur camp d'hiver ne m'aurait été, je pense, ni assimilable ni en rapport avec moi-même. Mon univers se restreignait, pour l'instant, à la douleur et à la demi-conscience...

Je connus comme cela plusieurs éveils tous entrecoupés de trous profondément noirs et enveloppants. Mais je luttais dans ce désespoir à la fois contre le noir et contre la profondeur. Jusqu'à ce que le trou se referme... sous moi !

Alors je compris que j'étais sauvé... toujours sans connaître cette personne, ce moi indéfinissable pour qui j'avais tant lutté, m'écorchant la bête à vivre et m'abîmant contre la mort.

Soudain j'entrevis des gens au-dessus de moi, des Indiens montagnais, je le sus plus tard, chasseurs, femmes et enfants, ni réjouis ni déçus. Seulement curieux de ce que la vie m'eût été épargnée ! Et d'ailleurs, lorsque j'eus manifesté quelques signes de survie, ils se tournèrent plutôt du côté d'une jeune fille douce qui m'avait servi à la fois d'ange gardien et de garde-malade au cours des derniers jours, apaisant mes fièvres et me délivrant du mal.

Or, lorsque tous s'étaient tournés vers la jeune fille, comme dans une marque collective d'appréciation de son talent – car je crois bien que de ma personne ils ne s'inquiétaient guère –, celle-ci jeta à son tour un regard à la fois triste et complice du côté d'un autre homme... un vieil homme, celui-là, dont je veux ici témoigner des rares pouvoirs...

La jeune femme, donc, regardait le vieil homme, et cela je ne peux l'oublier, d'un air presque méchant qui me rappela soudain celui de ma pauvre mère le jour où

elle avait raconté à mon père que Julien, le fils du marchand du coin, lui avait tâté les fesses comme elle portait la boîte de provisions à la voiture. Le père, alors, comme guidé par un double sentiment inavouable de vanité et de vengeance vis-à-vis du marchand, était allé enfoncer quelques côtes et crochir quelques dents à l'infortuné séminariste devenu marin par la suite. Et chose curieuse, ce souvenir me rassura, car il ébréchait un peu l'épais brouillard de mon cerveau : d'un seul coup, je sus qui j'étais.

Le vieil homme succombant alors au regard fier et ma foi hautain de la jeune femme, se dirigea du côté de la forêt et n'en revint avec quelques jeunes gens que tard dans l'après-midi. Oh ! je les vis bien pendant que le soir tombait sur la clairière planter profondément dans la neige une infinité de perches, puis en lier le sommet pour donner à l'ensemble la forme d'un cône pointé vers la nuit et baignant dans les étoiles.

Le lendemain à mon réveil, alors que j'avais déjà repris un peu de forces, la construction avait été recouverte de peaux tannées et bien saisies dans les interstices, à partir de la base et jusqu'à trois pieds du sommet, en forme de couronne.

Et pendant que les chasseurs et les enfants apportaient une dernière main à l'ouvrage, le vieil homme, lui, se tenait droit debout, le dos à l'étroite ouverture qui y avait été aménagée. Quelques femmes et des jeunes gens venaient tour à tour lui glisser quelques mots. Parfois il n'affichait aucune réaction; parfois il manifestait son accord.

Puis les hommes vinrent lui lancer un message collectif auquel il acquiesça d'emblée. Enfin — et elle fut la dernière à lui faire part de ce qui me semblait être un voeu — la jeune femme, plus modeste cette fois, plus recueillie aussi, se pencha sur l'épaule du vieil homme. Les deux jetèrent sur moi un regard conjoint et je frémis un peu, inquiet devant l'inconnu... faible devant l'étrange ! Je craignais, certes, mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, pas vraiment pour moi. J'avais seulement le sentiment que quelque chose de grave s'amorçait.

Ce que je peux dire de l'indéfinissable cérémonie qui s'ensuivit, c'est que je la perçus dans un complexe sen-

timent d'incertitude, frôlant l'incrédulité, mêlé de fièvre et d'ankylose. Souvent aussi des zones d'ombres passant devant mes yeux m'extirpaient en douce, et durant de longs moments, de cette dure et souffrante réalité. Quoique je doive confesser une certaine fascination.

La jeune fille, assise près de moi, tenait fermement ma main droite comme si je devais jurer quelque chose. Dieu que j'aurais voulu parler sa langue et démêler un tant soit peu sa verve rassurante ! Et celle du vieil homme, donc, tapi dans son habitacle élancé, lui qui avait entonné une sorte de long chant à la fois plaintif et cérémonial.

Dans les premières minutes, ce chant ressembla à un appel à l'aide. Autour de la hutte, tandis que les enfants frissonnaient d'angoisse devant le rituel, les hommes et les femmes se jetaient des regards inquiets, presque tourmentés, chacun quêtant chez les autres un soupçon de réconfort devant les forces du sacré.

Puis des cris d'animaux s'échappèrent de la forêt.

Je mis du temps à comprendre. Mais je sus quand même par la suite ce qui s'était passé...

En fait, l'homme appela d'abord l'esprit du lièvre qui vint presque aussitôt glapir dans la hutte en dialogue avec lui. A cet instant aussi, la construction, pourtant bien plantée dans le sol glacé, subit de légères secousses tandis que les cris de l'esprit du lièvre et ceux de l'homme, comme en parfaite harmonie, se répercutaient toujours dans la clairière, et certainement dans les bois. L'assistance, maintenant, paraissait un peu moins inquiète et pas vraiment étonnée. Ni apeurée. Quelques-uns même jetèrent discrètement un léger coup d'oeil par-dessus les peaux.

Plus tard, les glapissements s'éteignirent en douceur, ne laissant place qu'aux appels de plus en plus mélodieux du vieil homme. Puis résonnèrent de la même façon, toujours en harmonie avec la voix du vieillard, c'est-à-dire se détachant très nettement en des voix distinctes, et dans un tremblement progressif de la structure de perches ancrées dans la neige, les cris de la loutre et du vison, puis les hululements du hibou et le gloussement de la gélinotte.

Mêlés à tous ces cris de plus en plus présents, de plus en plus violents, je distinguai des hurlements de loups qui sidérèrent la foule.

Enfin, faisant taire et cette foule et l'esprit des loups, retentirent le grognement de l'ours et le superbe bramement de l'orignal. A ce moment, tous semblèrent plus tendus, mais cette tension ne persista pas. Après une minute ou deux de cette conversation avec l'esprit de l'orignal, le sorcier sortit de son abri annoncer à tous ce qui parut comme une fort bonne nouvelle.

Sans hésiter, les hommes récupérèrent leurs armes et, suivant les indications détaillées des esprits, s'enfoncèrent vivement dans cette forêt dense qui nous entourait, sous le regard fier et soulagé des femmes, tandis que les enfants, comme moi d'ailleurs, débordaient d'émerveillement. Or, l'après-midi même, les hommes revinrent, le dos et les traîneaux chargés de quartiers d'orignaux !

Mais entretemps...

Entre-temps, le vieil homme, de toute évidence un peu plus fatigué, s'était claustré à nouveau dans son temple en forme de pointe de flèche. Cette fois, ce ne furent pas les cris d'animaux qui fusèrent de l'espace, mais des voix multiples, comme issues de l'écho et tamisées à la fois par le temps et le vent. Par la fièvre, aussi, et par la frontière des langues. Puis ces voix se rapprochèrent, au plaisir tourmenté des femmes attentives qui entouraient maintenant la source de leur inquiétude.

Cela dura de longues minutes, entre frayeur et anxiété. Les voix se répercutaient aux quatre coins de la forêt, parfois en de petits éclairs égayés, parfois en de longs murmures graves.

Lorsque le sorcier émergea de son lieu de foi, lançant à gauche et à droite les bonnes et les moins bonnes nouvelles, les femmes joyeuses s'empressèrent de consoler celles que le malheur avait frappées par l'espace lucide et le temps égaré. Par l'éloignement... Oui : le vieil homme avait quêté, dans les esprits du ciel, des nouvelles de parents et d'amis lointains pour redistribuer à tous des parcelles d'amour ou de peine...

J'en croyais à peine mon esprit faible, sollicitant autour de moi, dans le plus profond désespoir des disparités de langues et de races, quelque explication logique,

ou, à défaut de cela, une explication magique. Peine perdue ! On comprenait mon désarroi, mais comment expliquer la couleur à un aveugle ? Et puis pourquoi m'expliquer tout cela à moi qui n'affichais ni l'esprit ni la couleur du magique, ni l'oreille ni la voix du surnaturel ?

Décidément, je ne pouvais que supposer, raccoler un semblant de vérité et percer l'épais brouillard du paranormal à petits coups de déductions !

On dira que j'ai fabulé, je sais. Mais il y a tant de signes et d'évidences. Sans compter la mort de Drien, l'autre jour, sur ce lit d'hôpital... tout près de moi, et en même temps si loin !

Lorsque les femmes et les enfants se dispersèrent, le vieux sorcier retourna dans la tente des esprits et entonna un nouveau chant. A cet instant, la jeune femme au regard doux souleva ma tête et la soutint de son avant-bras de façon à ce que je puisse mieux assister à la cérémonie. Du moins je le crus...

Durant les premières minutes, en effet, la jeune femme me secoua à plusieurs reprises comme pour me motiver, m'inviter à participer davantage à un cérémonial dont je ne soupçonnais même pas la portée.

De temps en temps, elle semblait rassurer le vieil homme. Puis elle secouait mon corps alangui, m'invitant à quelque chose que je ne comprenais pas. Et cela dura de longues minutes lorsque soudain, dans un court instant d'indifférence, au moment même où l'image de Drien me traversa l'esprit, à la fois comme une pensée et comme un souvenir, j'entendis un cri effarant qui me glaça ainsi que la jeune femme aux yeux en forme de fatalité.

Alors elle parut m'encourager ! A quoi ? Je ne le sus pas tout de suite car le cri d'effroi se transforma aussitôt en une sorte de plainte longue comme l'éternité et qui rendit du fait même la voix... comment dire... plus reconnaissable ! C'était la voix de Drien, plaintive, souffrante... Je crois même que j'entendis mon nom procéder du logis des esprits et s'infiltrer dans la forêt blanche et noire...

Du coup, je me levai sur les coudes en criant son nom du peu de force qu'il me restait. Et la plainte se transfor-

ma en un nouveau cri strident. J'implorai alors la jeune femme de faire cesser cette pénible cérémonie. Elle ne saisit sans doute pas les mots, mais elle comprit tout de suite que je ne voulais aucun mal à Drien. Aussi insista-t-elle du regard, me montrant mes pansements, mimant la chute de l'avion.

Je comprenais très bien ce qu'elle me disait, mais je refusais d'y croire... Pas Drien. Pas lui, ce compagnon fidèle de mes folies comme de mes triomphes... Pas Drien... Non... Ce serait trop cruel, trop injuste... Que me resterait-il ?

La suite de cet épisode demeure enfouie dans de longs jours de fièvre et de délire dont il ne me reste que quelques images. Des enfants penchés sur moi, le vieillard au regard désolé, la jeune femme franchement attristée, un casque d'aviateur encadrant un visage familier. Peut-être une voix aussi, rassurante, et quelques paroles en français. Le bruit délicieux d'un moteur d'avion et mes tympans écrasés par l'altitude. Le blanc envahissant et l'odeur antiseptique d'un hôpital. Le parfum de Carmen et ses cheveux soyeux sur mon visage. Une douleur au bras et un doux sentiment de réconfort, de calme, de paix...

Le matin suivant mon retour dans le monde dit civilisé, je fus éveillé par un dard du soleil dans son éclat paternel. Il me réchauffait les pieds. J'éprouvais aussi, dans cette chambre brillante comme un sou neuf, ce bienveillant sentiment que l'éclat et la blancheur s'étaient donnés rendez-vous dans ma chambre pour me rendre à la vie. Derrière ces vitres limpides, tel un enfant prématuré dans son incubateur, je réservais toutes mes énergies à vaincre le désespoir.

J'avais faim et très envie de voir des gens. Cela ne tarda pas d'ailleurs. Dans les minutes qui suivirent mon réveil, Carmen s'amena et se mit à piailler sa joie, à me beurrer amoureusement de larmes et de fard, à saliver dans mon cou et à bégayer des mots d'amour. Certes, je ne saisissais pas tout ce qu'elle me racontait, mais sa chaleur me caressait.

D'ailleurs, devant tant de discours, j'eus l'illusion d'un trésor perdu et retrouvé. Cela me rappela du reste la broche de maman que j'avais épinglée au bonhomme

de neige avant Noël et que je n'avais retrouvée qu'au printemps. Maman était morte entre-temps, aussi le trésor ne m'avait-il pas quitté depuis. Encore là, je la voyais, cette petite broche garnie d'une opale de feu fixée à mon foulard blanc attaché à la tête du lit...

Il fusait tant d'amour des paroles de Carmen que, même si j'en avais eu la force, je n'aurais rien su répondre. Je l'aurais seulement embrassée, caressée et écrasée de plaisir... Mais mon âme recelait aussi beaucoup d'amitié. Or, dans le flot de ses paroles, quelques mots me firent sursauter !

— ... et c'est pourquoi j'ai demandé que l'on installe Drien dans la même chambre que toi...

Le choc fut terrible ! Je m'attendais si peu à le revoir...

* * *

Les matins suivants reproduisirent à peu près le même modèle. J'étais éveillé par l'action du soleil, Carmen venait répandre sur moi son amour flasque en m'inondant d'un concert de mots que je n'écoutais pas. Je me savais capable de beaucoup d'amour pour elle, mais à la condition qu'elle me laisse un peu respirer... J'aurais tant voulu qu'un peu de silence s'installe entre nous... comme un trait d'union. Et Drien qui ne parlait pas...

Je sus par un médecin qu'un mal mystérieux avait terrassé Drien quelques jours avant mon retour. Une infirmière me parla de contusions diverses comme en subissent parfois les victimes d'accidents d'automobile. Une autre de problèmes respiratoires. Un second médecin fit mention de troubles liés à des fonctions cérébrales. Aux yeux des uns, il était fou, pour d'autres, il comptait parmi les victimes d'une de ces rares maladies qui attirent généralement des spécialistes de Montréal et même de Boston. Un "beau cas" qui place son médecin sur la carte.

Nous passions de longs après-midis côte à côte, étirant malgré nous... la peine. Nous vivions si près l'un de

l'autre que nous aurions pu nous prendre la main. Mais Drien ne me parlait pas, ne me regardait pas non plus. Je l'appelais, le questionnais. Il ne savait que tourner la tête et fixer l'horizon ! Cela dura une huitaine, c'est-à-dire jusqu'à la veille de mon supposé départ de l'hôpital.

Ce soir-là, à l'heure du repas, Drien lança ses premières bribes de confidences, y allant même au plus cruel...

— J'ai même raté le meurtre de mon meilleur ami...

Je refusai le sens des mots entendus. Je niai également son droit d'ébrécher une si belle amitié. Mais je me demande aujourd'hui si cette amitié me tenait tant à coeur, si ce n'était pas plutôt la perspective d'avoir à tamiser nos années d'aventure au sas d'un geste aussi cruel qui me répugnait. Ou peut-être simplement l'idée de me retrouver sans ami me paraissait-elle inconsciemment insupportable.

J'avais le coeur en guimauve.

Entre la soupe et le milieu de la nuit, il me planta ainsi, partout dans le corps et dans l'esprit, d'innombrables petits rivets éparpillés qui me faisaient sentir chacun d'eux comme une douleur différente des autres. J'aurais voulu que Carmen soit là à me tremper dans sa folie verbale. J'aurais voulu que Drien me fiche la paix avec son sabotage du Travel-Air, son horreur de m'avoir à peine écorché plus forte que sa répugnance d'avoir tué quatre innocents.

De bout en bout, tandis que je recollais les pièces des dix années de notre vie commune, il défaisait tout comme un enfant jaloux du jeu de son camarade, me dépeignant comme un poseur imbu de sa superficielle personne, comme un aventurier de salons. Une sorte de marionnette dont il aurait imaginé de couper les fils, car ma gloire, disait-il, tenait à sa lucidité, à son travail acharné pendant que je me caressais la vanité sur le dos d'un public de provinciaux prêts à s'ébahir devant n'importe quel oiseau en cage !

Il souhaitait que je le maudisse, car je pense qu'il savait mieux que moi ce qu'il me fallait faire pour que la magie l'emporte : le détester et appeler sur lui la malédiction du magicien. Or je voulais seulement qu'il soit réprouvé de Dieu et aussi des hommes. Ainsi, j'aurais pu le soutenir dans l'adversité et rétablir nos rapports

d'origine. Mais je ne faisais que justifier chacun de mes gestes passés, chacun de mes mots. Et aussi quelques pensées intimes...

Ses dernières paroles, sur le coup de cinq heures, furent pour m'intimer d'aller dans un autre enfer que le sien... Puis il ne parla plus.

Je le regardai et je l'écoutai dormir jusqu'au lever du soleil. Son torse se soulevait à chaque réflexe interne de survie. J'ignore s'il souffrait, ni s'il interprétait bien l'ultime combat qu'il livrait à la mort. Sans doute son esprit volait-il déjà ailleurs... dans les draps azurés de l'infini.

Ses beaux bras rougis par le grand air posaient sur les draps blancs comme autant de boas harrassés et mélancoliques. Sa chevelure ouatinée auréolait son visage carminé et sa tête posait comme une roche muette. Ses jambes couvertes et légèrement repliées, ainsi que des défenses détachées de leur grand mammifère, suggéraient, aussi étrange que cela puisse paraître, des émotions liées à la résignation et à la sérénité. Mais au fond, je le sentais fatigué de vivre, ennuyé par lui-même et dégoûté du reste du monde.

Je crois que je pleurai devant sa silhouette rassérénée. Et surtout je le détestai, comme il le désirait... Oh ! Une toute petite fraction de seconde. Mais je le détestai vraiment, non pas d'avoir voulu me supprimer. Non ! Seulement d'avoir tout gâché...

Je parle de mon bonheur.

A la suite de cette seconde dédiée par inadvertance à la haine, je sus que cette seule pensée allait causer la fin de Drien ! L'événement, d'ailleurs, se produisit très rapidement, comme si on avait eu peur que je ne change d'idée. C'était pendant la cérémonie grandiose du lever du soleil.

D'abord je perçus un jeu d'ombres dans les rideaux diaphanes qui m'avertit que l'esprit du vieux sorcier circulait toujours, sans doute sous l'impulsion de la jeune femme attentive, entre le mal et la vengeance. Puis, pendant que Drien demeurait parfaitement silencieux, le visage fermé, j'entendis le double de sa voix rendue par l'espace, une voix d'abord presque plaintive, et qui se transforma graduellement en une sorte de long cri qui tue. Je voulus m'enfoncer les poings dans les oreilles,

mais trop tard : la magie s'était déjà renforcée de ma seconde de haine. Le sort était jeté : la voix de Drien faisait déjà chorus avec le chant sinistre du sortilège. La magie venait d'emporter Drien.

Je criai au meurtre dans la nuit de ma tête en déversant ma vérité au grand jour jusqu'à sentir mes poumons écrasés et ma gorge serrée. Je leur dis que l'enchanteur était venu faire entendre son râle d'agonie enveloppé dans la voix de Drien ! Ils ne me crurent pas et me gardèrent auprès d'eux...

Drien, je sais que tu en auras bientôt plein la bouche de la terre des hommes. Je te souhaite de ne pas te souvenir de nous...

A la fin de ta courte vie, tu fus habité par l'âme d'un aviateur, te fiant à tes bonnes étoiles et souhaitant t'écraser ailleurs que sur l'orange bleue. Mais l'espace, tout compte fait, te manifesta beaucoup de cruauté, te cueillant sournoisement et confiant ultimement ta carlingue à l'herbe et à la glaise. Pauvre Drien, toi qui toute ta vie eut peur que la mort ne vienne te prendre que sur un coup de tête, sans logique et sans te laisser vieillir de ta belle mort. Même vieux, je sais, tu te serais toujours senti trop jeune pour elle.

L'autre matin, au moment où le soleil amorçait un nouveau jour à vivre, la mort magique, sous la forme ambiguë d'une lueur émaciée source de ta voix dernière, est venue se décupler près de ton corps endormi. Et tu es passé de sommeil à trépas, à plat-ventre sur ta colonne vertébrale, l'âme dans les draps blancs, les genoux près du coeur.

Tu succombas en forme d'oreille, comme un aventurier naissant, à l'écoute de la magie. Une mort violente et sale pour un homme de ton regard. Je prie pour toi, Drien, maintenant comme à l'heure de ta mort.

Dieu ! Fallait-il aimer vivre pour mourir ainsi, l'esprit distrait par un vieux rêve de vengeance sans sentir l'ombre froide se glisser sous les couvertures par-delà les distances et le temps !

Drien, je vole au-dessus de ton rêve... C'est Ti-Oiseau qui te le dit.

Châteauguay, février-octobre 1979

carpentier